

LE PAYS DE FRANCE



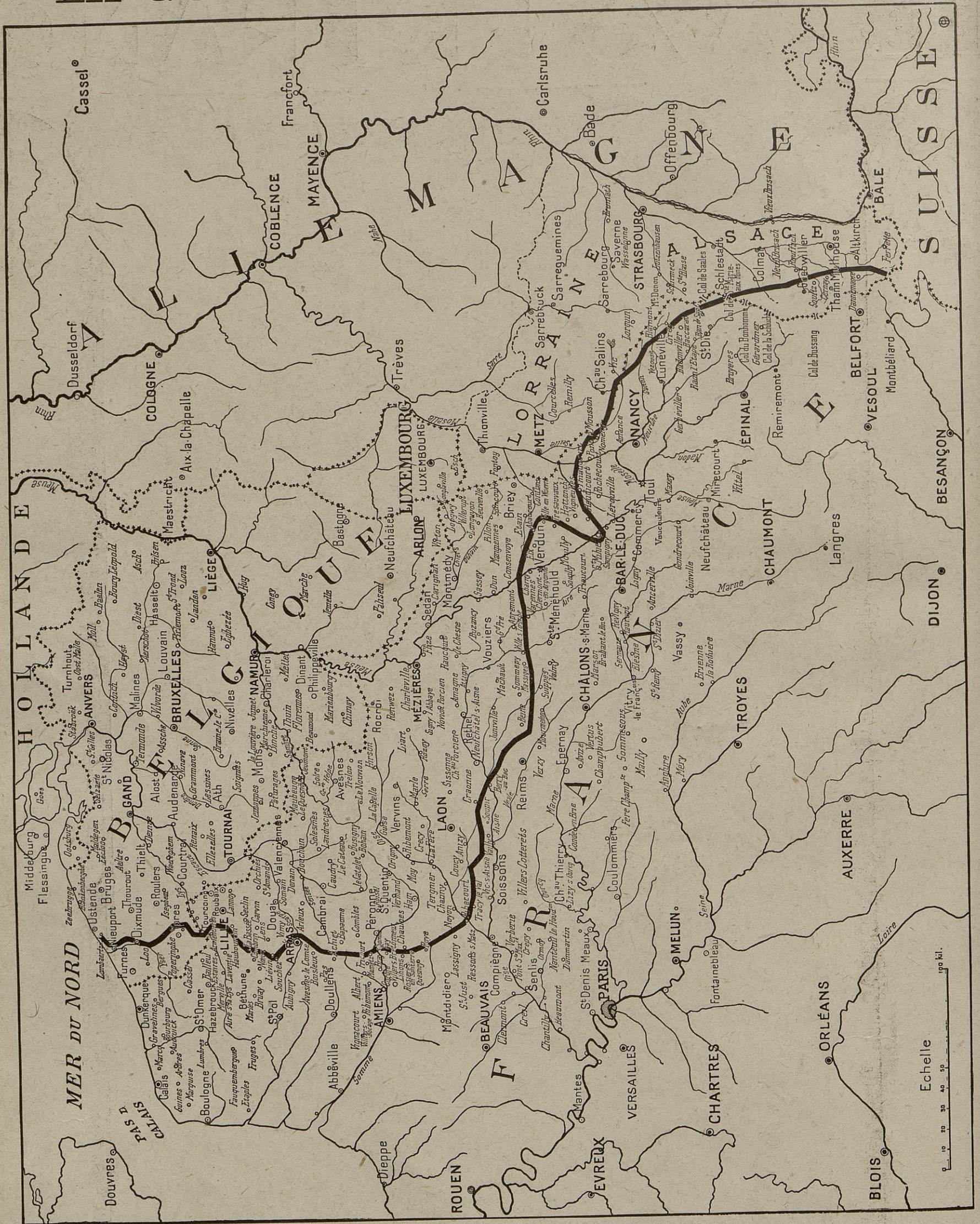
A LILLE

On abat des murailles bombardées pour rebâtir
une ville imprenable

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6,
boulevard Poissonnière
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914



LE FRONT OCCIDENTAL
Position des armées alliées, le 3 novembre

FEU, LE KRONPRINZ

« ...Je ne me suis jamais senti aussi près de mon Dieu que lorsque, la carabine sur les genoux, j'étais dans la solitude de la montagne, par un matin doré, inondé de lumière, ou au fond des forêts, dans le calme exquis et émouvant du soir. »

Quel est le bon jeune homme qui mêle ainsi, dans ses rêveries sentimentales, le calme exquis du soir, les « dorures » du matin, la solitude de la montagne et l'agrément d'avoir une carabine sur les genoux ? Quel est ce poète et quel est ce chasseur ? — Ne cherchez pas plus longtemps : C'est Frédéric-Guillaume-Victor-Auguste-Ernest de Prusse, altesse impériale (tant qu'il y aura un empire d'Allemagne) et royale (tant qu'il y aura un royaume de Prusse) ex-docteur de l'Université de Calcutta, ex-colonel d'un grand nombre de régiments de cavalerie ou d'infanterie des armées anglaises et russes, qui l'ont vigoureusement radié depuis quatre mois, mais toujours chevalier de l'Aigle noir, de Saint-Hubert, des Séraphins, de l'Eléphant et du Crancelin...

C'est, en un mot, celui que la France et l'Univers entier ont appris, depuis quelques mois, à nommer « le kronprinz » tout court, attendu que ce titre résume et représente admirablement la personnalité morale et la personne physique du plus détesté des princes contemporains. La phrase que l'on a lue plus haut est extraite d'un livre qu'il a publié en avril 1913, sous ce titre : « *Mon journal de chasse.* »

A l'âge où les hommes n'ont pas encore eu le temps, d'ordinaire, de se créer un bien grand nombre d'ennemis, la suffisance et la nullité conjuguées de ce jeune poète à la carabine lui ont aliéné tous les cœurs, hormi ceux des pangermanistes. Il n'a pour lui que les Allemands qui prétendent absorber et digérer tous les autres peuples. Dans son propre pays, tout ce qui est capable de générosité, de libéralisme et d'équité, tout ce qui aime le progrès et les arts de la paix, tout ce qui veut servir l'humanité le tient pour un être néfaste et méprisable qui n'a jamais pensé, dès l'enfance, et qui ne pense encore, dans sa trente-deuxième année, qu'à imposer la force de son peuple et à régner par la terreur sur des races agenouillées.

Et si encore c'était un tyran sanguinaire mais capable de vigueur ou d'adresse : Yvan le Terrible, Gengis Khan, Guillaume de la Mark ou Wittikind !... Mais pas du tout : c'est un gringalet avec un casque à pointe et un grand sabre ; c'est un astèque rembourré, portant de fausses épaules sous sa tunique, des pectoraux en toc sous son gilet, et cachant sous un interminable faux col les tendons décharnés de son académie.

Et l'intellect est à l'unisson de l'enveloppe. Il sait tout ce qu'on apprend dans les universités allemandes ; mais il est bien incapable d'enrichir, d'une idée nouvelle, tout le bagage scientifique ou littéraire dont ses maîtres lui ont fait la confidence. Il a eu, dès le plus jeune âge, la notion du pouvoir qu'il exercerait un jour, fin papa. C'est avec cette pensée de chevet qu'il a vécu. Comme Guillaume II, qui ne pouvait sans impatience assister aux efforts des médecins tendant à prolonger la vie de son père Frédéric III et qui considérait comme des offenses à sa personne toutes les améliorations de santé de l'auteur de ses jours, le kronprinz de maintenant, attentif aux crises politiques dont il a été le témoin depuis quelques années, s'est appliqué à pousser, de plus en plus, le kaiser aux solutions belliqueuses, et il pourrait dire de la crise actuelle :

— C'est ma guerre, à moi !

Ce sera heureusement aussi sa chute à lui ! A lui et à quelques autres.

Ce sera surtout la fin d'un état d'âme qui a, depuis près d'un demi-siècle, empoisonné la vie publique en Europe, et nous verrons en même temps



disparaître, il faut l'espérer, cette jeunesse détestable, dont il était le prototype accompli, — jeunesse qui balayait comme indignes d'attention et de respect toutes les idées capables de grouper les cœurs, de discipliner les efforts en vue d'une solidarité effective et de réaliser des progrès au bénéfice des humbles qui forment la masse des nations.

On ne lui aurait certes point pardonné, à ce futur empereur, d'être uniquement un homme de cheval, un dresseur de hussards de la Mort, un colonel impitoyable aux autres, quoique fort douillet pour lui-même, mais on aurait compris, en somme, que l'éducation qu'il a reçue et les exemples dont on a entouré sa jeunesse eussent donné de tels résultats, — s'il avait été brave...

Mais voilà que la campagne de France et la campagne de Pologne viennent, coup sur coup, de le montrer sous l'étrange figure d'un léporide aux pattes agiles.

Ce foudre de guerre aime, par-dessus tout, les terriers, où l'on peut disparaître et se cacher, pour échapper au chasseur et aux chiens. Le *Pays de France* a publié, dans un de ses numéros, tous les clichés nécessaires pour faire connaître, en ses moindres détails, l'habitation souterraine « construite » pour lui aux portes d'un village de Lorraine, à Villers-aux-Vents.

Tranchées de cheminement pour entrer dans cette paisible retraite, chaque fois que le canon tonnait aux alentours de son quartier général ; casemate destinée aux officiers de son état-major ; salle du trône pour lui-même, avec un fauteuil dans le genre de celui de Dagobert (afin d'exprimer sans doute que sa culotte était quelquefois à l'envers) — c'était, en somme, tout un appartement, une série de petits trous de guerre, où ce Fierabras cachait ses coliques et protégeait ses derrières.

Ensuite, il est allé sur la route de Varsovie, avec une armée de deux ou trois cent mille hommes que son père lui avait confiée. On fera prochainement le compte de ce qu'il en reste ; mais le bruit court déjà que le

kronprinz n'a pas attendu les cosaques pour prendre ses pattes à son cou et qu'il s'est élancé vers l'ouest d'un tel élan que nous allons le revoir sur l'Yser, où il revient prendre en toute hâte le commandement général des troupes allemandes.

— Au moins, pense-t-il, on est mieux protégé, de ce côté, contre les entreprises de l'ennemi. L'inondation qu'il a « tendue » dans les plaines flamandes nous empêche, à la vérité, d'enlever aux Français la route de Calais ; mais elle empêche aussi les Français d'offenser de tout près mon impériale personne. Mon râble est à l'abri, et si je ne puis me creuser un terrier, comme en Lorraine, j'aurai toujours la ressource de prendre le train, en cas d'alarme.

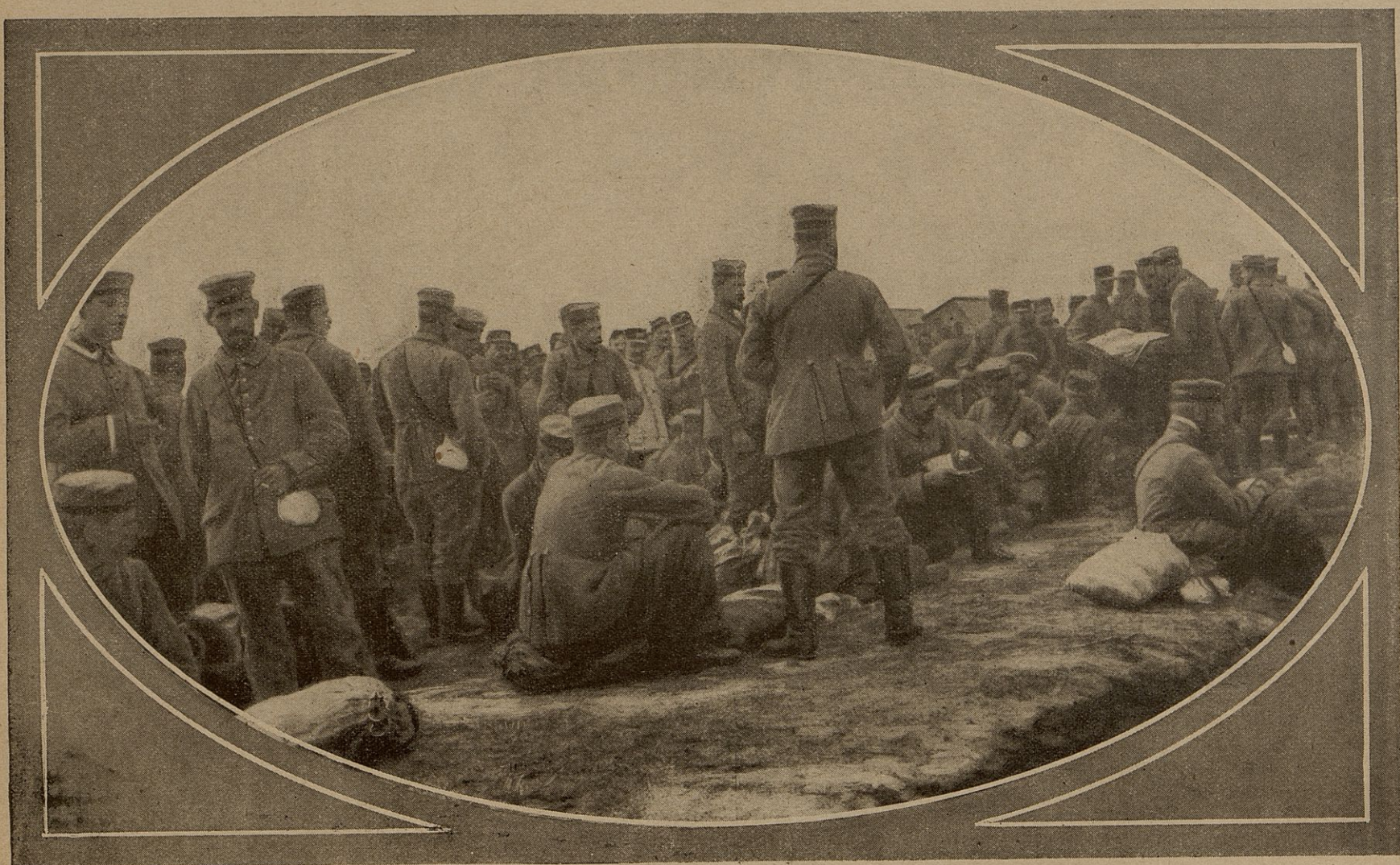
Ainsi se déroule cette glorieuse carrière militaire, qui a débuté par le bombardement de Longwy (quatre-vingt mille Allemands pour prendre une bicoque à deux mille Français. Durée du siège : 26 jours) qui a continué par la retraite de la Marne (le kronprinz avait pris la fuite vers le nord-est au moment où le duc de Wurtemberg l'attendait au sud-ouest) qui vient de se prolonger par la bataille de la Warta (où toute l'armée allemande a été battue par les Russes, grâce à la débâcle de deux corps d'armée confiés à Son Altesse impériale, et qui ont lâché pied). Ainsi s'affirme la gloire incomparable de « celui qui ne régnera jamais ».

Car vous entendez bien qu'il ne céindra jamais la couronne, cet héritier de Guillaume II. L'empire allemand ne peut plus vaincre la coalition de l'Honneur et de la Liberté des peuples : donc il disparaîtra. Il n'y a plus, dès maintenant, de kronprinz impérial.

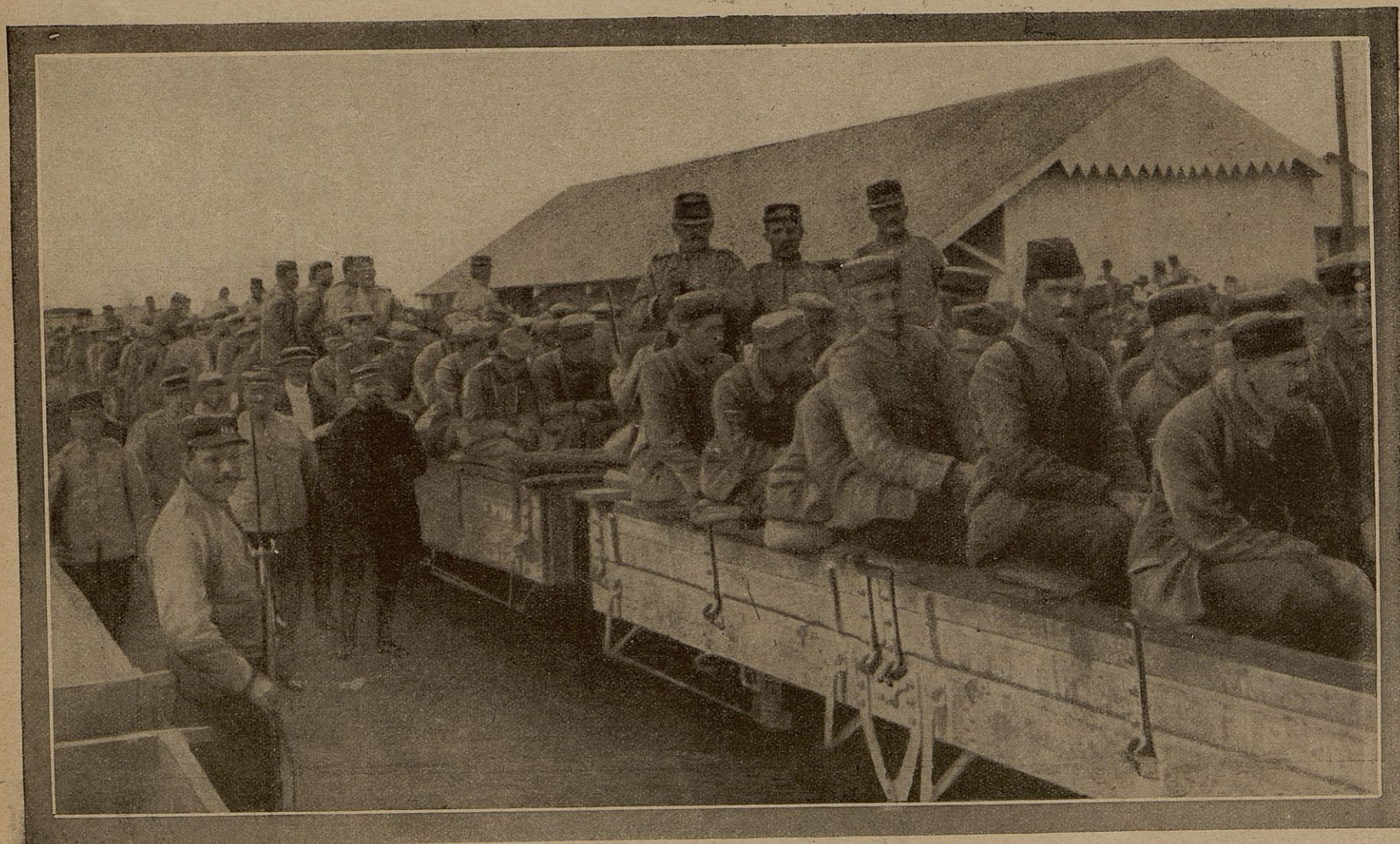


Le dernier portrait du Kronprinz.

LES ALLEMANDS AU MAROC



Ce n'est pas en cet équipage que Guillaume II comptait voir ses troupiers se montrer au Maroc, lorsque, il y a neuf ans, il fit à Tanger sa fameuse manifestation contre la France. C'est en prisonniers que ses soldats, par milliers, y débarquent.



De Casablanca, où ils ont pris terre, les soldats du kaiser sont envoyés, par trains de chemin de fer, jusqu'aux camps de concentration, soigneusement gardés, où ils vivront... et travailleront, tant que la guerre durera.

IMAGES DU TEMPS DE GUERRE



Rien de commode comme une maison ruinée pour installer un abri, une tranchée couverte, et même des meurtrières qui pourraient, au besoin, se transformer en embrasures pour l'artillerie. Témoin cette mesure de Pervyse, devenue un logis de fortune pour nos alliés belges.



Le commerce n'abdique jamais entièrement. Cette marchande de tabac, installée dans la rue, sur une table à tréteaux, vend au poids sa denrée, aux passants et aux soldats, à la porte d'un estaminet encore ouvert

SUR LE FRONT EN BELGIQUE



Sur la voie ferrée qui longe le canal de l'Yser, d'incessantes patrouilles circulent entre les tranchées.



Sous les rafales des jours froids de novembre, un détachement de relève se rend aux tranchées prochaines.



Un des plus grands besoins du soldat, un des plus graves soucis des chefs, c'est d'assurer, chaque jour, la ration d'eau potable pour la cuisine et la boisson. Cette eau, ce sont des corvées qui vont la chercher en voiture, aux sources les plus voisines.

Le Noël et le Jour de l'an du Soldat



occupé qu'on soit à entasser des cartouches dans son chargeur et de la mitraille dans ses canons. quand on est soldat sur la ligne de feu, quand on ne dort guère, quand on n'a jamais assez chaud, il y a des minutes où l'on pense — Et moi, aujourd'hui, dans ce fusil-là, qu'est-ce que je vais y mettre ?

Hâtons-nous de dire que « fusil » signifie, dans l'occasion, « estomac » et que cette réflexion est de celles qui se formulent autour de l'heure qu'en temps de paix on nomme « l'heure des repas ».

Bien sûr, on a fait tout ce qu'on a pu pour varier l'aspect et la qualité de « l'ordinaire » que l'on sert froid ou chaud, — plus souvent froid que chaud, — à nos soldats sur le front. Mais, tout de même, ces variétés-là se ressemblent sensiblement entre elles. Aussi, parfois, un soupir soulève la poitrine du soldat au souvenir des « frichtis » d'autrefois.

Ces légitimes regrets deviennent particulièrement lancinants et vifs, en ces jours de décembre, où ceux qui ont un calendrier dans leur poche voient arriver, au bas de la colonne du mois, ces deux mots autour desquels, avec beaucoup d'autres délicatesses, flotte une odeur de bonne cuisine, « Noël », le « Jour de l'an ».

Dans le camp et dans la tranchée, quand on ne se bat pas, les journées sont longues. On a tout le loisir du monde de fermer les yeux, d'oublier un instant le spectacle des choses extérieures, d'écouter, en dedans de soi, la chanson du souvenir qui murmure, qui s'enfle.

Le souvenir ! C'est surtout une joie de vieux, dira-t-on, et nos soldats c'est de la belle jeunesse ! Soit. Mais c'est de la jeunesse que le Destin place devant un présent si rude qu'elle est bien excusable de se retourner, comme ceux dont les cheveux ont blanchi, vers les joies d'hier.

Dans le fouillis des grands plaisirs, des petites peines de l'enfance, il y a une belle place bien déblayée : la gaieté de l'Arbre de Noël. Il apparaît à tous, sur l'écran de la mémoire, avec la beauté d'une nuit de gelée qui serait descendue du ciel pour mettre les étoiles à la portée des mains d'enfant. Autour de lui des chansons de ronde, des voix amies bourdonnent. De ses rameaux pend tout ce qui peut charmer les yeux : les saveurs du sucre, l'or des oranges, les pommes vermeilles, les pétards que les jeunes garçons aiment à faire éclater aux oreilles des petites filles épouvantées.

Et puis c'est le Jour de l'an, ce jour merveilleux où il semble qu'après avoir monté, pendant les derniers jours de décembre, la raideur d'une pente, on va, tout à coup, apercevoir à vol d'oiseau, l'étendue de l'année nouvelle. Le Jour de l'an avec son bourdonnement de compliments, ses surprises d'étranges, la gaieté des repas de famille, les plats traditionnels, soigneusement confectionnés par des mains expertes et chères, tout le bien-être d'un jour de repos qui est un jour d'espérance, — le Jour de l'an, mot magique, étrange miroir où l'on s'aperçoit petit enfant, adolescent, homme, tour à tour gâté par les autres et les gâtant soi-même, élevant dans ses mains un anneau de cette chaîne si légère qui, par les liens de l'affection, relie une génération à l'autre.

Supposez qu'à cette minute où l'imagination de notre soldat vogue, légère, au-dessus de la tranchée, son camarade lui pousse le coude et lui dise :

— Et, le vieux ! où que tu t'égaras ?
et que le rêveur réponde :

— Je pense que cette année nos gens feront le réveillon sans nous...

Aussitôt, comme deux voix qui, dans un duo, se mêlent, s'enflent, la secrète mélancolie de nos chers fils pourra bien se déguiser d'extérieure gaieté. — au fond d'eux-mêmes le regret leur gonflera le cœur — tels ces ballons roses que, jadis, ils aimaient tant à balancer au bout d'une ficelle.

On ne le dira jamais assez : les hommes sont des enfants. Plus ils sont gens d'aventure et de courage, de la race de ceux dont les autres hommes ont peur, plus, dans un endroit secret d'eux-mêmes qui pourrait bien être le cœur, ils sont en effet demeurés des enfants. Une chanson espagnole exprime cette vérité-là avec une grâce merveilleuse. C'est l'homme lui-même qui parle. Il dit à celle qu'il aime :

Je garde deux baisers dans mon âme
Où ne s'éloignent pas de moi :
Le dernier de ma mère,
Le premier que je t'ai donné.

Elles savent cela toutes ces mères, toutes ces femmes, toutes ces amoureuses qui, ces temps-ci, du côté où on ne se bat pas, plus ardemment

que jamais, songent à leurs fils, à leurs maris, à leurs frères, à leurs promis, à leurs amoureux. Elles se souviennent que, bien souvent, ceux qu'elles aiment leur sont revenus meurtris, que seules elles ont su guérir en les touchant, ces blessures d'injustice par où, à défaut du sang, les forces coulent. Elles savent que, sur l'épaule de l'amoureuse, la tête chagrine de l'homme pèse parfois, aussi abandonnée que celle du petit enfant sur le sein de la mère.

Et c'est pourquoi, en ces derniers jours de l'année, où malgré tout, dans cette partie du pays qui n'a pas été envahie, les rues de nos villes, nos boutiques s'efforcent de reprendre un air de vie, les femmes de France passent le cœur serré. Elles en veulent à ce décor qui voudrait nous faire croire que tout va comme à l'ordinaire — et tout ensemble elles savent gré, à ces lumières rallumées, de montrer qu'il ne s'est rien passé d'irréparable.

Joie courte. Elle a au cœur un sentiment de honte, la pauvre femme de France, à constater qu'une seule minute elle a pu se détacher de son angoisse pour sourire. Mais que faire ? les enfants sont là. Et les petits ne peuvent pas être entièrement déshérités de tout plaisir, alors même que l'on est obligé de les mettre à la ration, de ce qui serait nécessaire. Un cœur de femme peut accepter pour soi l'épreuve sans plus : il n'admet pas que les faibles qui dépendent de lui soient tout à fait dénués de joie. Le père approuverait cela, si on pouvait lui demander son avis. Soyez donc sûrs que toutes les femmes de France entreront ces jours-ci dans les boutiques illuminées pour faire, chacune selon ses ressources, les achats de Noël et du Jour de l'an.

C'est une chose grave que désirer faire beaucoup de plaisir et de sentir dans sa main sa bourse si légère. Vous l'apercevez de votre tranchée, chers lointains soldats, l'ombre de tristesse qui passe sur le front de votre compagne quand le marchand lui dit, avec son ton bien aimable :

— Et avec ça, Madame ?

Oui, « Et avec ça » ?

« Avec ça », qui est le lot des petits enfants, la mère, la femme, l'amoureuse voudraient bien acheter la part des grands enfants, ceux qui ont froid là-bas, le long du front de bataille, ceux à qui les devoirs de la lutte ne permettent pas de fêter des anniversaires.

Ah ! comme il serait doux d'étendre la main vers ces belles bouteilles aux étiquettes si reluisantes. Comme on aimerait à atteindre toutes ces victuailles qui pendent du plafond, ces saucissons enveloppés d'argent, ces jambons succulents, ces boîtes de fer-blanc pleines de gâteaux, de gaufrettes. Hélas ! bien des fois, déjà, on a essayé d'envoyer à ceux qu'on aime de ces petits paquets, dans lesquels, avec des douceurs, on met un peu de tendresse toute vivante. Jamais ces cadeaux de l'amour à l'amour ne sont arrivés à leur adresse. Ils se sont égarés dans les carrefours où les trains s'écartent pour laisser passer les convois de blessés, dans les chemins où les roues des canons s'enlisent... On ne peut recommencer indéfiniment d'aussi décevantes expériences.

Le cœur serré, l'acheteuse tourne le dos à toutes ces tentations. Déjà elle s'approche de la porte...

Qu'est-ce donc qu'elle aperçoit devant elle ?

Voici une caisse qui, tout justement, déborde de ces richesses qu'on aurait voulu envoyer à ceux qui sont si éloignés et si chers. Au-dessus de la caisse, entre deux drapeaux entre-croisés, un grand écriteau se déploie :

LE NOËL ET LES ETRENNES DU SOLDAT

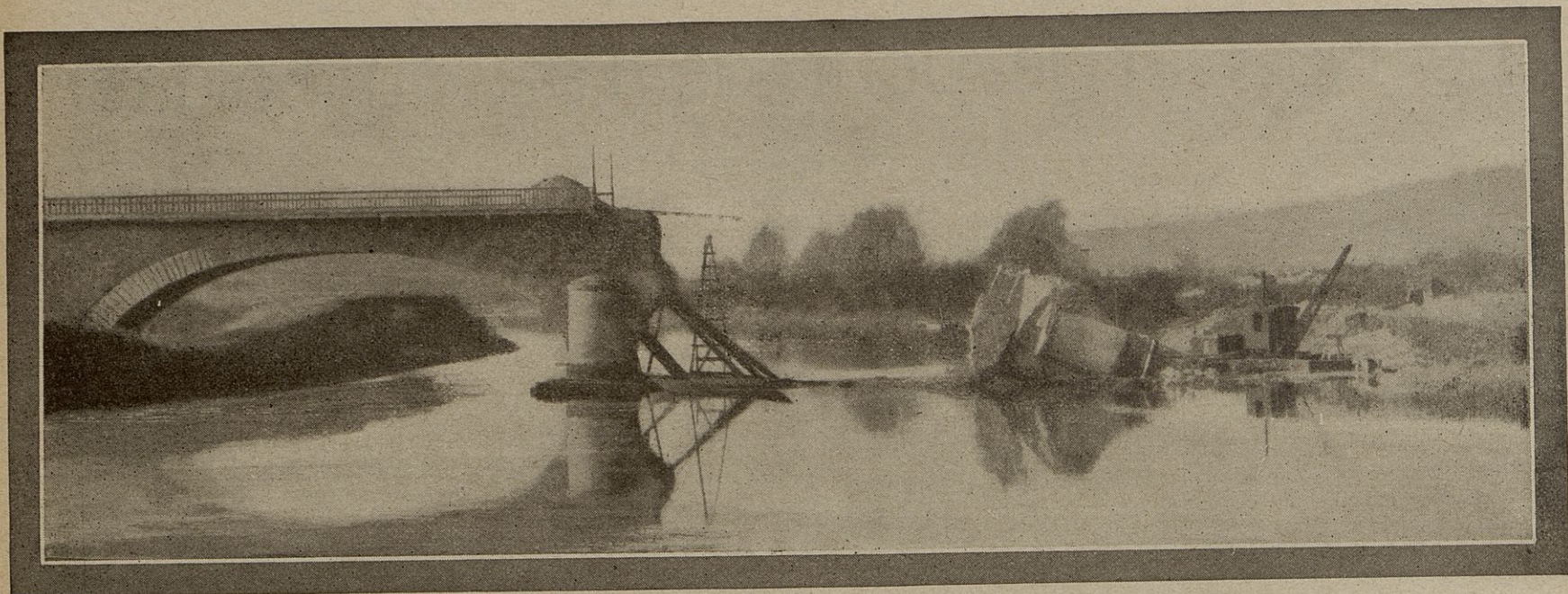
La chère femme s'étonne, elle s'informe. On lui répond :

— Ça, Madame ? Ce sont des cadeaux pour les soldats du front. Nos acheteurs, nos acheteuses les déposent après qu'ils ont fait leurs propres emplettes. MM. les maires des vingt arrondissements de Paris se sont entendus pour récolter ces largesses. Il y a une société qui s'appelle le « Comité national d'aide et de prévoyance en faveur des soldats » ; elle s'occupe d'emballer, de faire transporter ces caisses qu'à travers tout Paris on emplit dans nos boutiques. Tout cela arrivera sûrement à nos soldats pour les fêtes de Noël et du premier de l'an. Est-ce que vous ne voulez pas ajouter quelque chose à ces envois ?

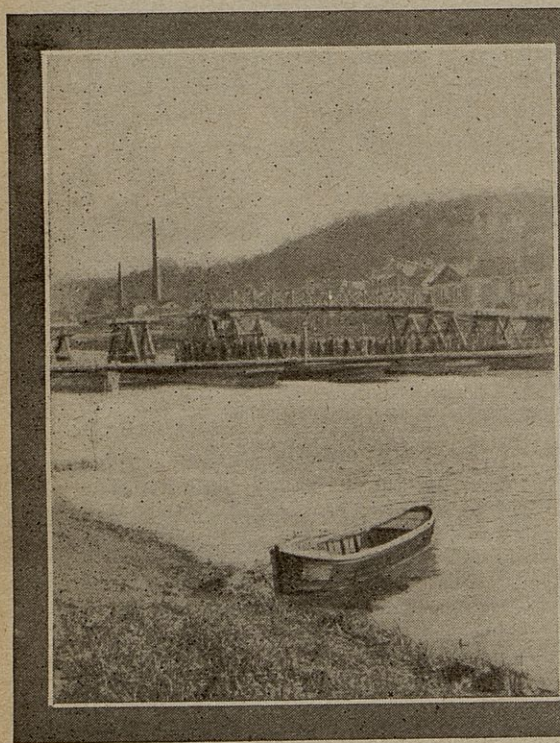
Le petit porte-monnaie est bien léger, mais il se rouvre. L'acheteuse sourit. Elle sait ce que celui qu'elle aime préfère. C'est cela qu'elle choisit, c'est cela qu'elle ajoute au tas anonyme avec un sourire de tendresse.

Je vous le dis en vérité : on pourra fêter Noël et le Jour de l'an là-bas, sur le front, dans le camp et dans la tranchée, comme si on était dans une vraie maison familiale, encore qu'un peu loin des siens.

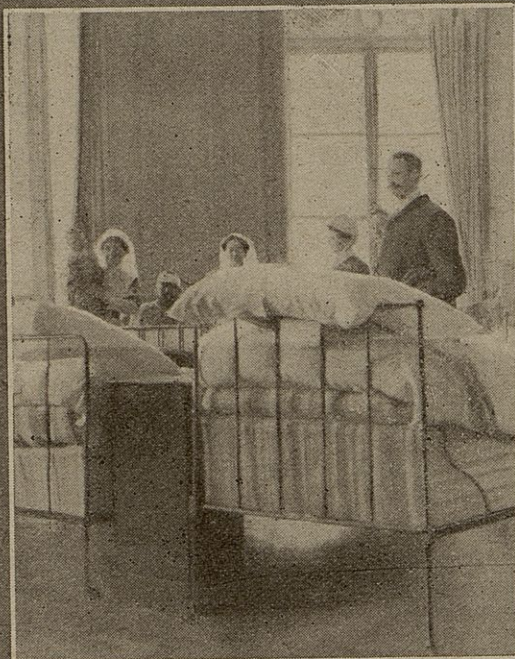
LES TRACES DE LA GUERRE



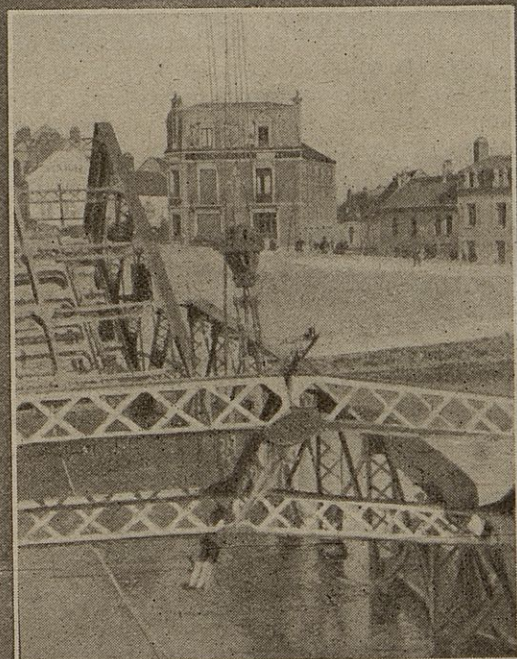
Un tableau de Corot que cachait le pont de la Ferté-sous-Jouarre. La guerre est venue ; le pont a été coupé ; une pile et deux arches sont tombées, et, là-bas, on aperçoit ce bout de rivage aux arbres légers et l'eau miroitante du vieux maître.



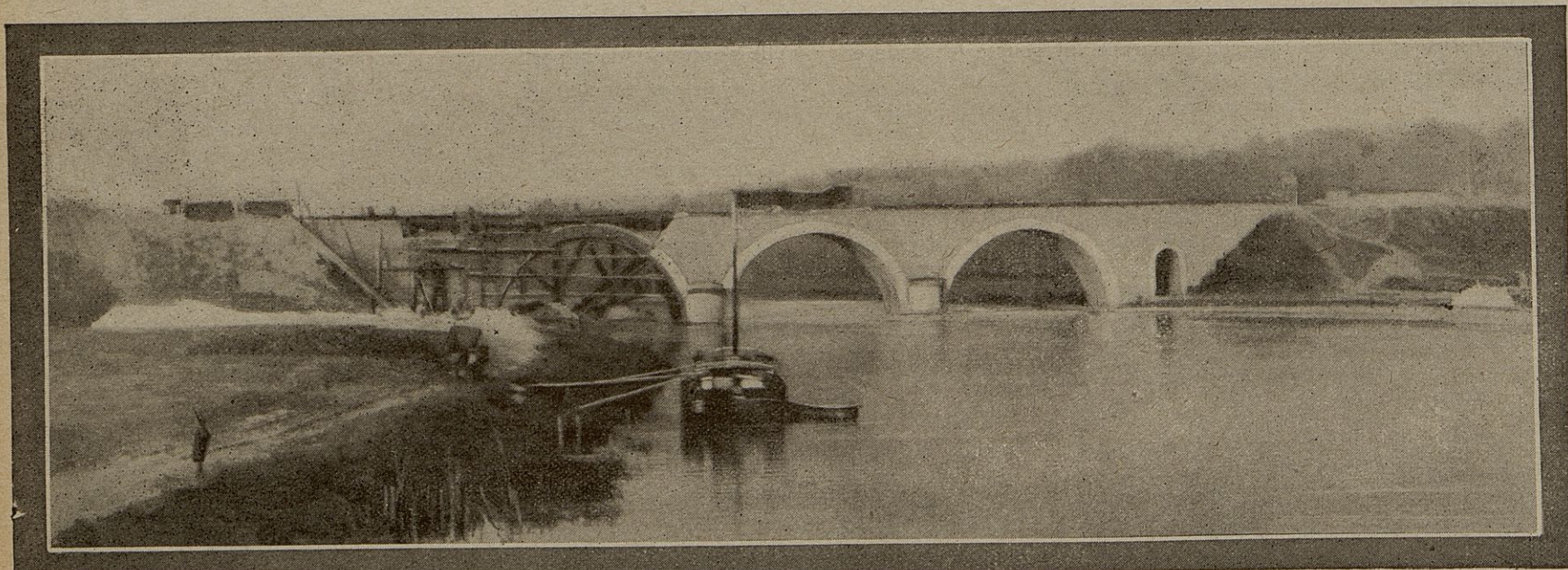
Mais il faut bien que les troupes passent, tout de même, à Creil, notamment. Alors, on a construit un pont de bateaux.



Le beau château de Laversine, entre Creil et Chantilly, a été organisé en ambulance, par la famille de R...



Ce qu'il reste, à Creil, du pont que le génie anglais a fait sauter lorsque les Allemands descendaient sur Paris.



Les réparations provisoires faites au pont du chemin de fer, à Trilport, permettent aux trains de passer, et ainsi se trouvent rétablis les trajets directs et rapides sur une des lignes les plus importantes, militairement parlant, du réseau.

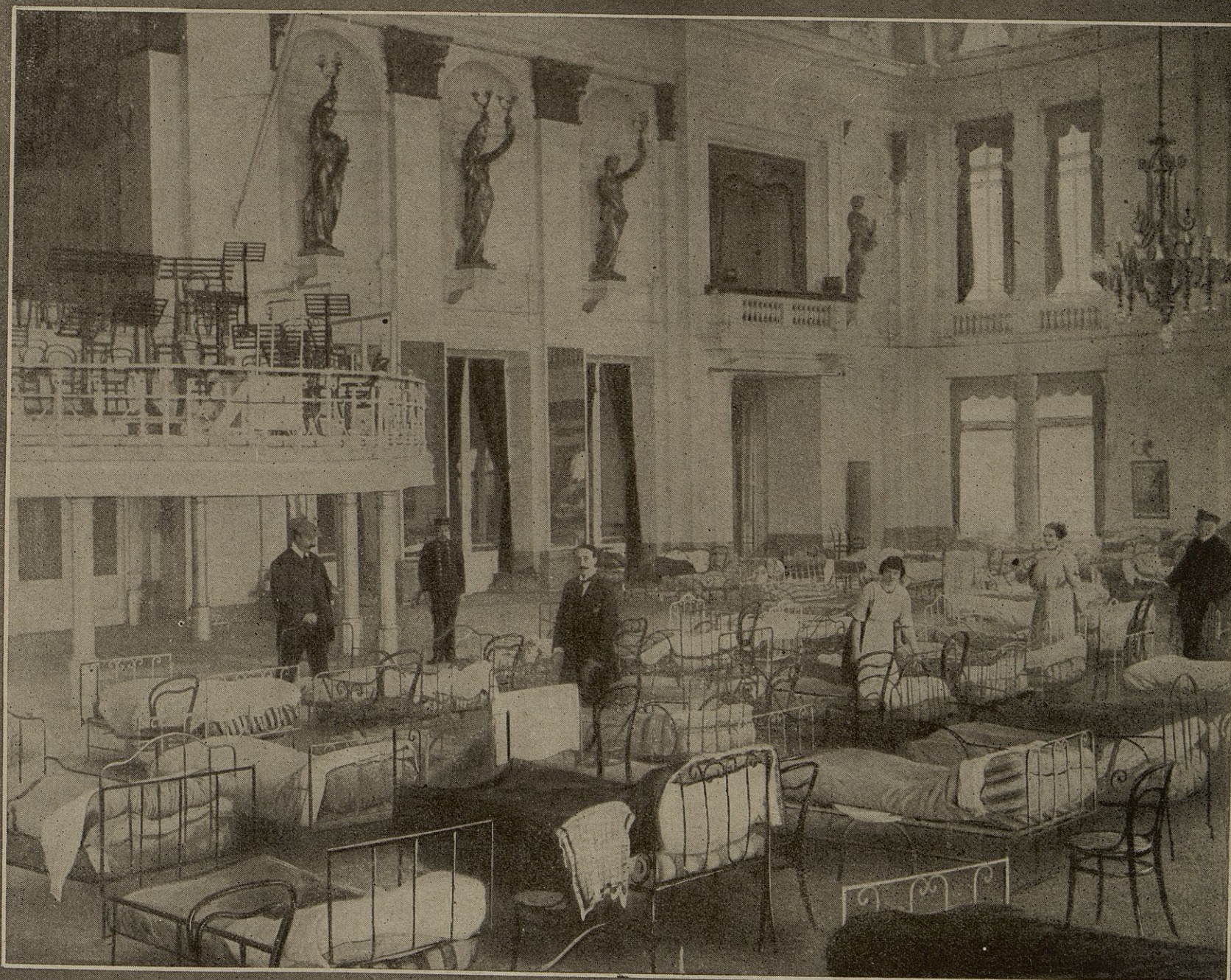
SPECTACLES DE GUERRE



M. le Président de la République, visitant les troupes sur le front, se rend chez le général Maunoury, à son quartier général.

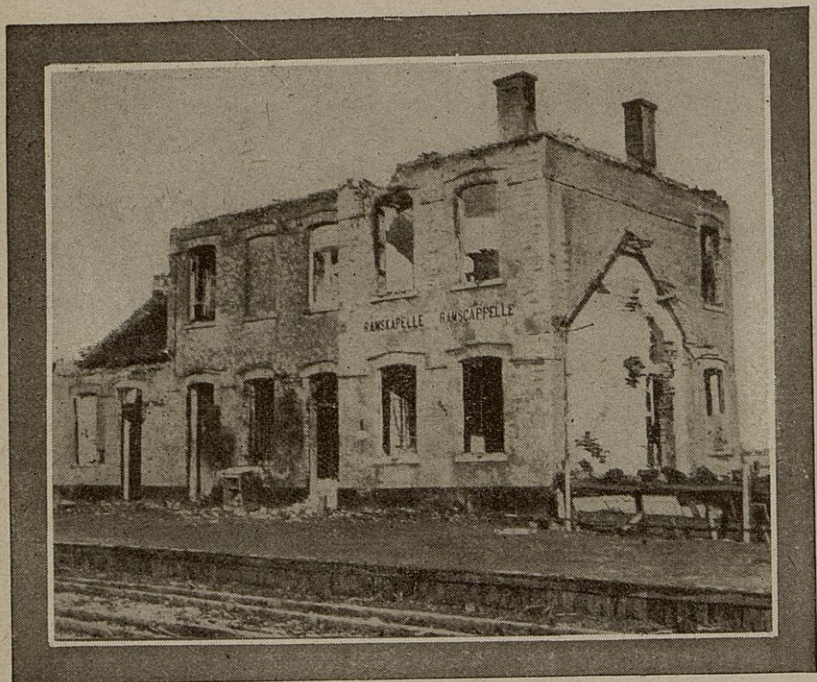


A Ypres, en Belgique. Un enterrement d'aviateur français traversant la ville, avant le bombardement.



A Blankenberghe (Belgique). La salle de bal du Kursaal avait été transformée, par la municipalité belge, en une vaste ambulance. (Ce cliché a été pris la veille de l'arrivée des Allemands dans la ville.)

A RAMSCAPPELLE



Le petit bourg de Ramscappelle, en Belgique, a vu les plus rudes combats. Nos fusiliers marins y ont fait des prodiges de valeur.



La gare de Ramscappelle, que représentent ces deux clichés, été ruinée de fond en comble par le bombardement et l'incendie.



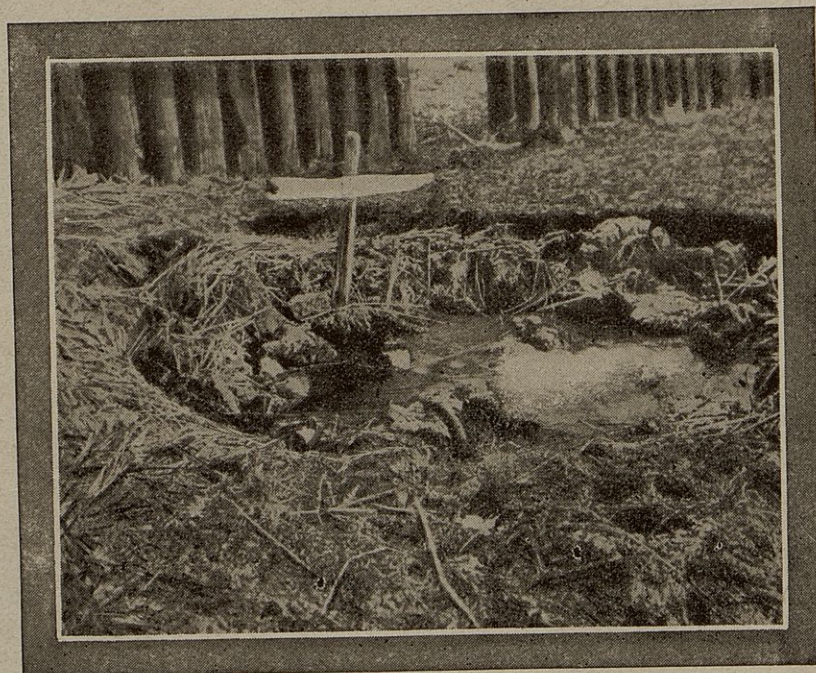
Après les derniers assauts, le drapeau français a été enfin planté sur une des rares masures demeurées debout. Il n'en a plus bougé.



Cette maison éventrée, tout au bord du canal, donne une idée des ravages que peuvent produire, d'un seul coup, les engins modernes.



Voilà le champ de repos où dorment nos fusiliers marins, tombés glorieusement à Ramscappelle.



Un officier prussien a été inhumé dans un trou d'obus. La pluie est venue, puis la gelée. Il dort sous la glace.

A RAMSCAPPELLE



Nulle part, au cours des dernières semaines, la lutte ne fut plus violente et plus acharnée que dans ce village de Ramscappelle que nos troupes ont fini par emporter d'assaut, et où les Belges vont pouvoir se réinstaller.



Lamentable débris, à l'entrée du village, se dresse un de ces hauts moulins de Flandre, monté sur son pivot visible... Mais celui-ci ne bat plus que d'une aile : les obus allemands ont brisé l'autre.

BOCHES ET COSAQUES



Dessin de STARACE.

Le passage de la Vistule, par l'armée allemande, a été un peu rudement interrompu par des charges de cavalerie cosaque. Une batterie d'artillerie, au travers de laquelle ont passé les escadrons de nos terribles alliés, et les fantassins de soutien qui l'accompagnaient ont été hachés.

LES RÉFUGIÉS

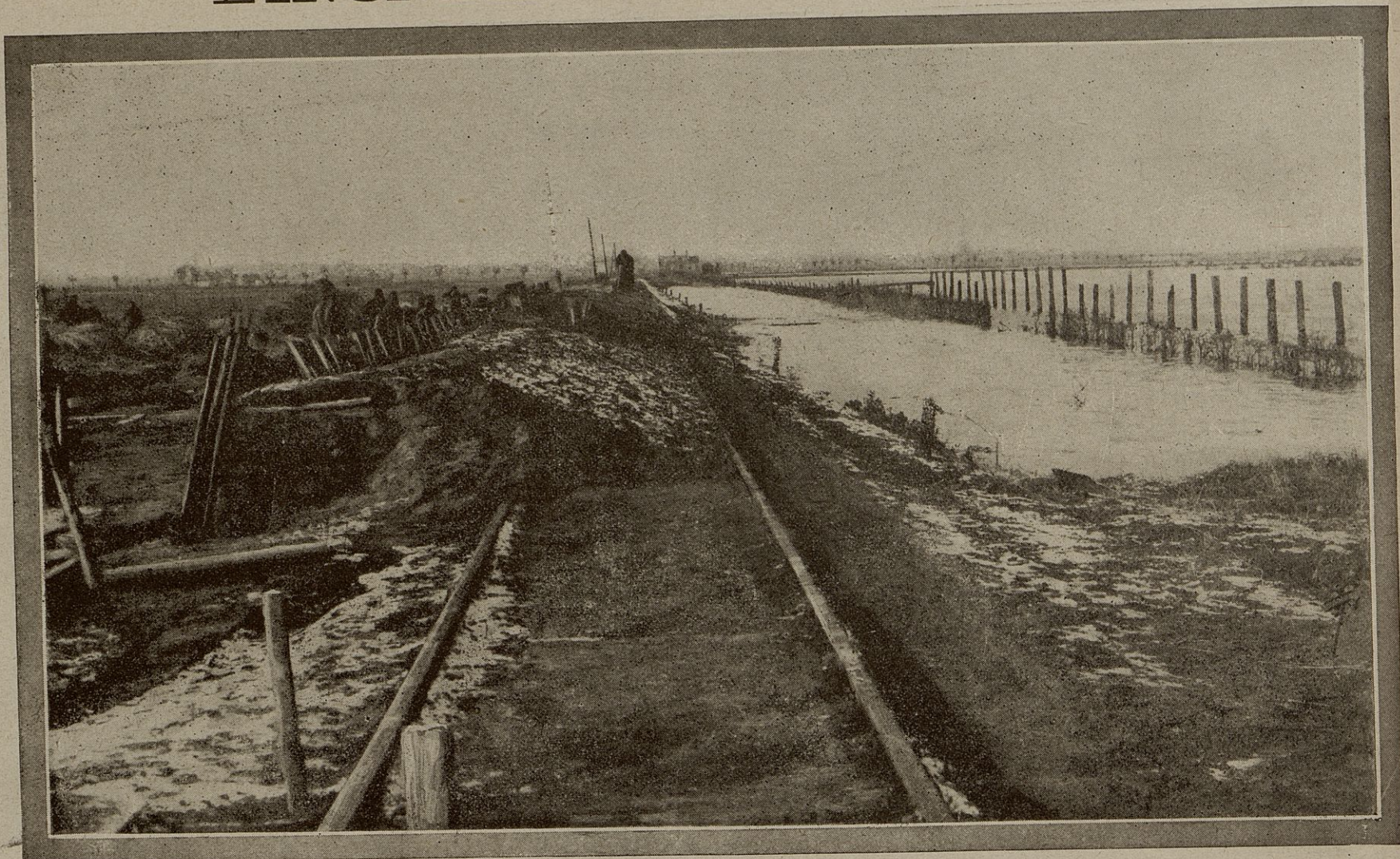


UNE VISION DE SOUFFRANCE ET D'ESPERANCE

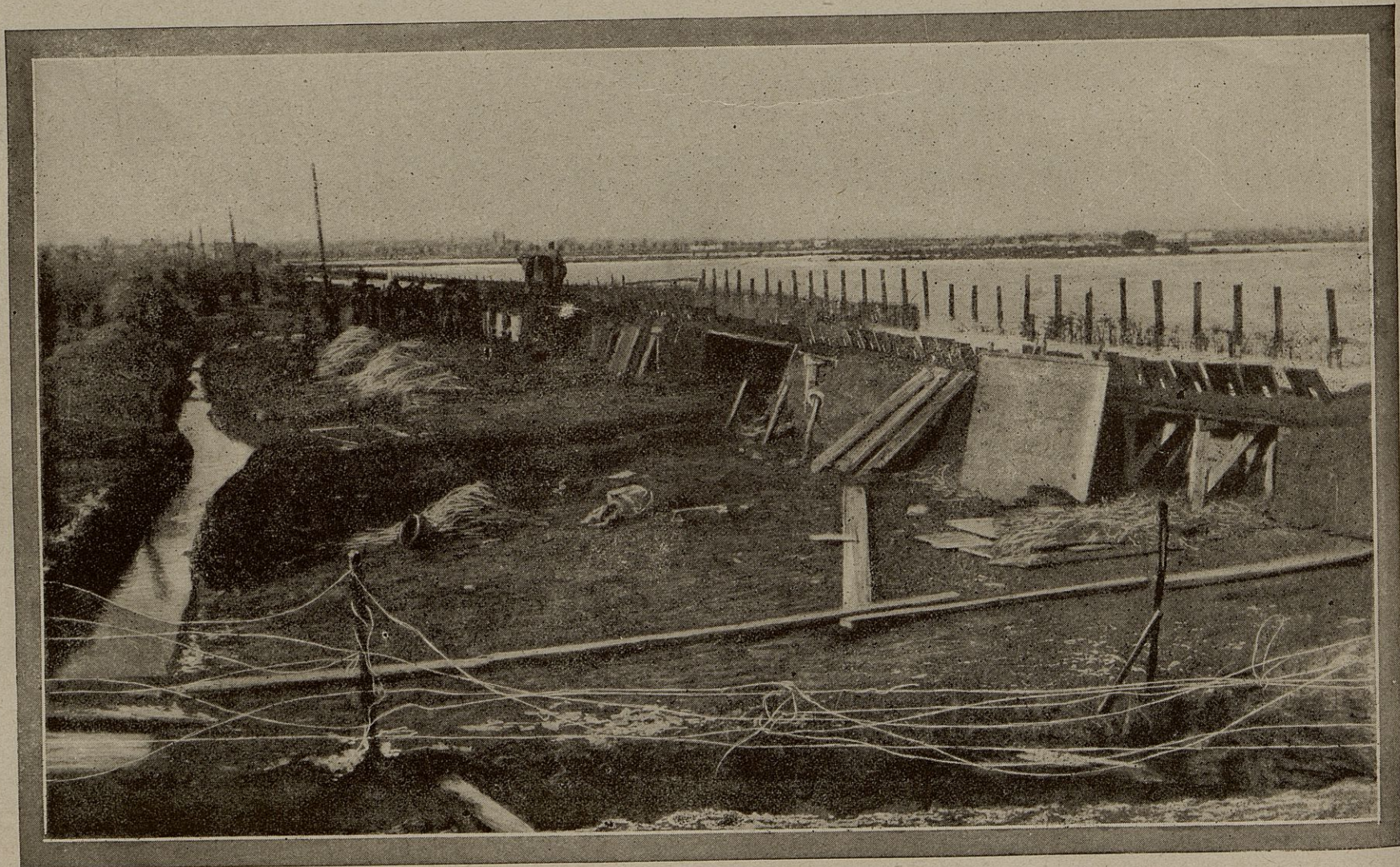
Dessin de PAUL THIRIAT.

Comme le temps leur semble long !... Ils sont là, seuls, gelés, perdus au milieu des ruines de leur pauvre logis détruit, qu'ils ne peuvent se décider à quitter, écoutant anxieusement le son lointain du canon que des rafales glacées leur apportent. Vous avez raison : espérez, braves gens de France, la délivrance est en chemin. Lentement, mais sûrement, la voix du 75 se rapproche.

L'INONDATION PROTECTRICE



Pour obliger les Allemands à la retraite, on a brisé, à coups de canon, les digues qui contenaient les eaux de l'Yser, et elles se sont répandues sur la campagne, ne laissant plus surgir que le talus de la voie ferrée, au-dessus duquel se dressent, à gauche, des tranchées cuirassées.



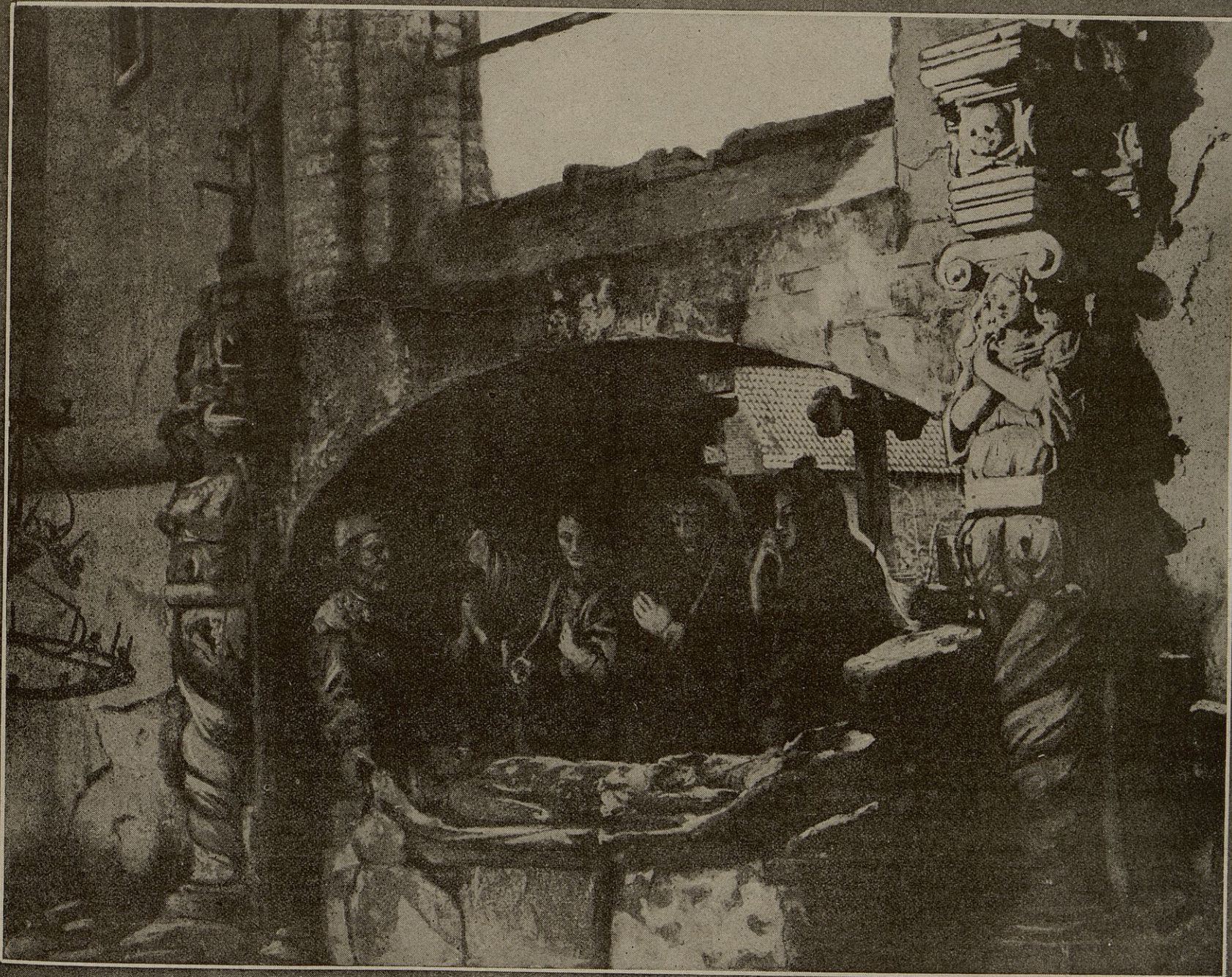
Voici les mêmes tranchées, vues par leur face postérieure, avec les blindages qui les surmontent, leurs abris couverts et le paysage aquatique tout nouveau qui s'étend devant elles, jusqu'aux arbres de l'horizon.

A RAMSCAPPELLE



La guerre, non contente de faire des victimes nouvelles, ne laisse même pas dormir, en repos, les morts d'antan.

Auprès du cimetière ravagé de Ramscappelle, un autre cimetière se forme : celui des soldats qui l'ont repris aux barbares.



Tout ce qu'il reste d'intact dans l'église de Ramscappelle : une mise au tombeau d'un art naïf et impressionnant, comme toutes ces œuvres des temps de foi, où les sculpteurs mettaient un réalisme saisissant au service de la piété.

A PERVYSE



On voit encore, au pan coupé où se trouve la porte de cette maison, le léopard héraldique : c'était, en effet, l'hôtel d'Angleterre.

Les Allemands, en se sauvant de Pervyse, d'où les alliés les chassaient, ont laissé un de leurs caissons d'artillerie.



Ce qu'il reste de l'église de Pervyse. Les Allemands, là comme partout ailleurs, ont visé, avec un acharnement évident, le temple où l'on priait un Dieu qui n'est certainement pas le leur.

CHEZ NOS ALLIÉS BELGES



M. Vandervelde, le fougueux socialiste belge, devenu ministre d'Etat, est allé, de la part du roi, haranquer les troupes.



Il s'est rendu près de Furnes, au milieu de ses compatriotes, et sa chaude éloquence les a profondément émus.



Fidèle, jusqu'au bout, à son rôle officiel, M. Vandervelde a inspecté les services de l'armée ; il a « goûté la soupe ».



Et l'on a pu voir, un peu plus tard, le leader socialiste formant un groupe sympathique avec un prêtre et un officier.

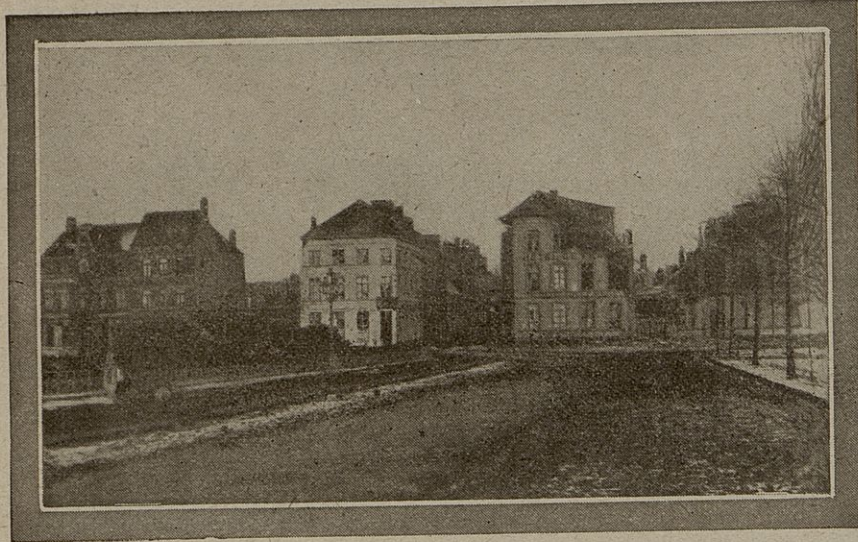


Un officier belge reçoit, aux environs de Pervyse, les plis que lui apporte, de Dunkerque, un planton du ministre de la guerre.



Une distribution de vivres aux troupes belges, réunies non loin de la frontière, où elles se reposent de leurs dures fatigues.

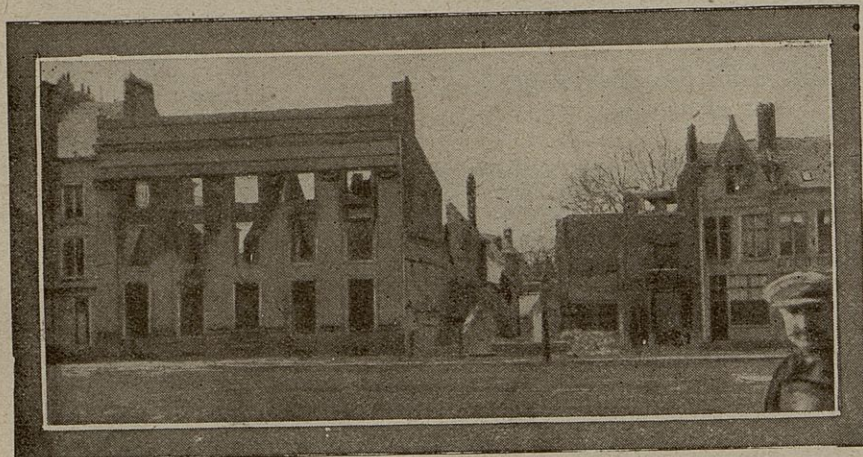
LA DERNIÈRE VILLE DÉTRUITE



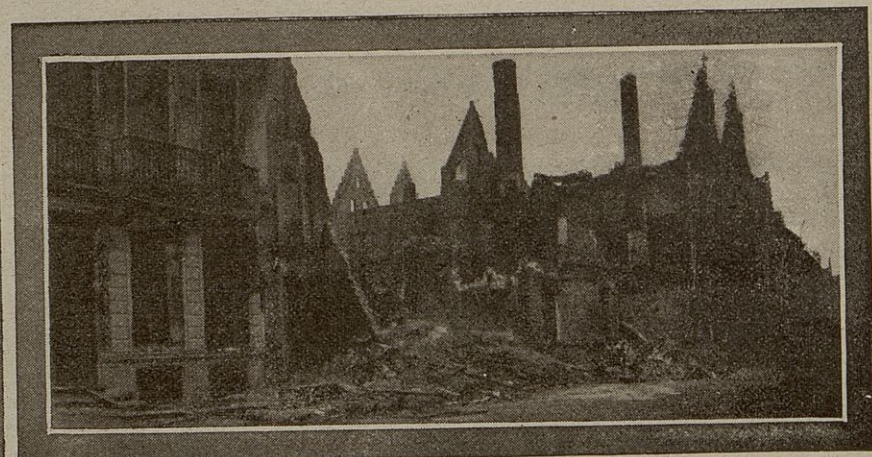
Ypres, en Belgique, est la dernière ville détruite par les barbares soldats du kaiser.



Ils l'ont bombardée avec acharnement : Voilà deux vues de la place de la Gare.



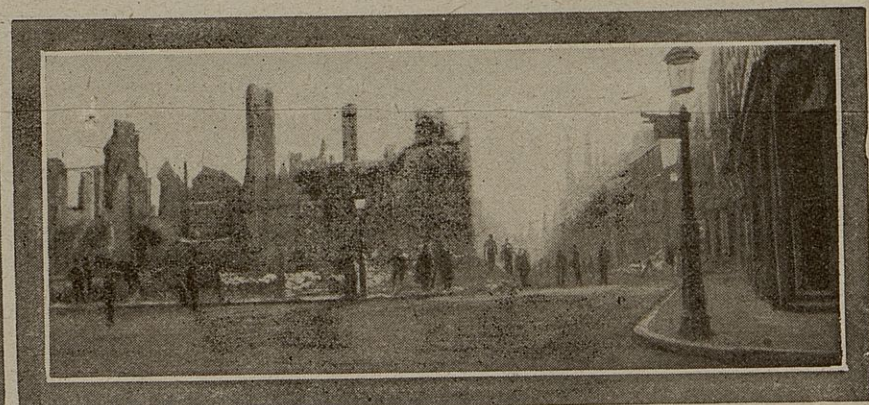
Il y avait trois ravissantes maisons flamandes, sur la place Vandenpeereboom, entre les deux bâtisses qui restent là debout.



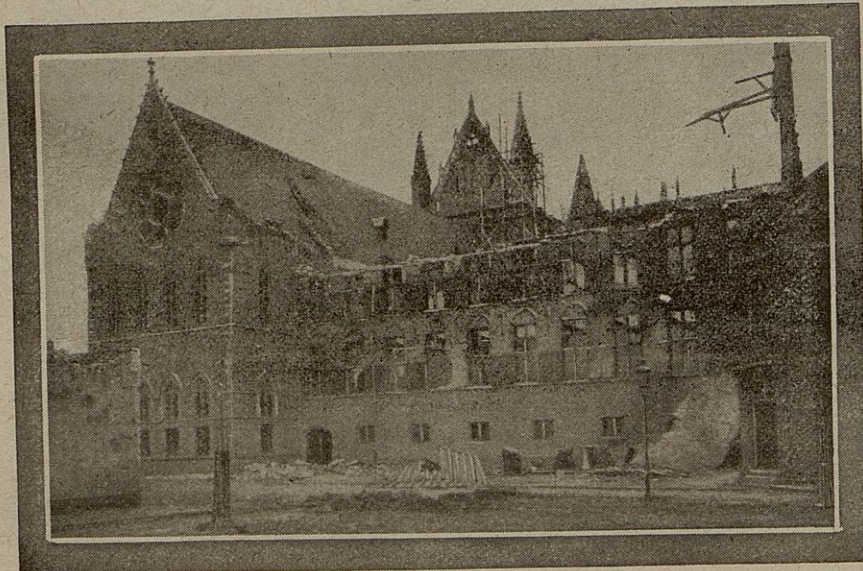
Le vieux musée, dont on voit, à droite, les pignons lamentables, était un imposant monument de l'architecture flamande.



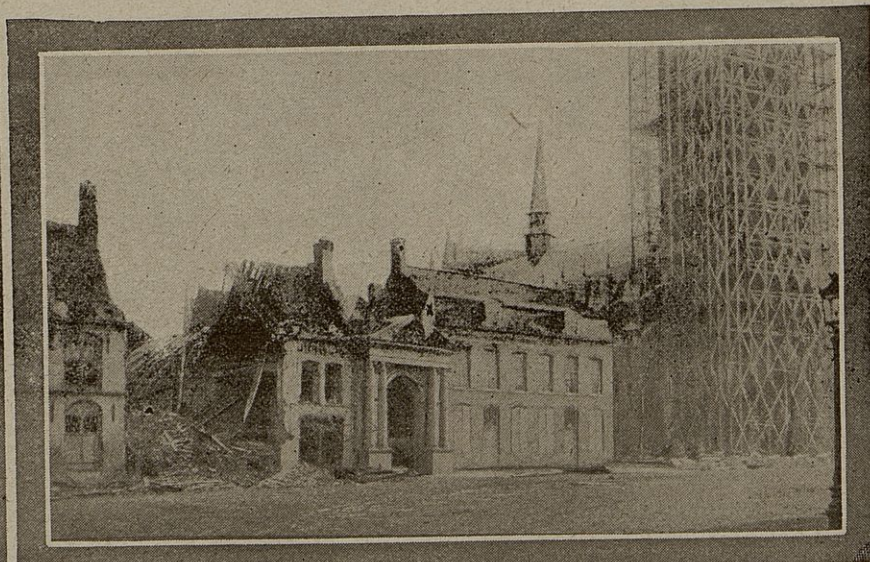
Sur la place de Lille que voici, s'élevaient des bâtiments publics, que les obus ont complètement écrasés.



La rue de Lille, qui fait suite à cette place, n'est plus bordée que de fantômes de maisons.



Le nouveau musée, moins éprouvé que l'ancien, — car il était moins beau, — a cependant reçu des atteintes.



Et voilà une autre vue de la place Vandenpeereboom, avec les charpentes qui enveloppent l'église voisine.

A YPRES



Les ruines de la rue de Dixmude.



Les ruines de la grande place.



Un coin ruiné de la rue au Beurre.

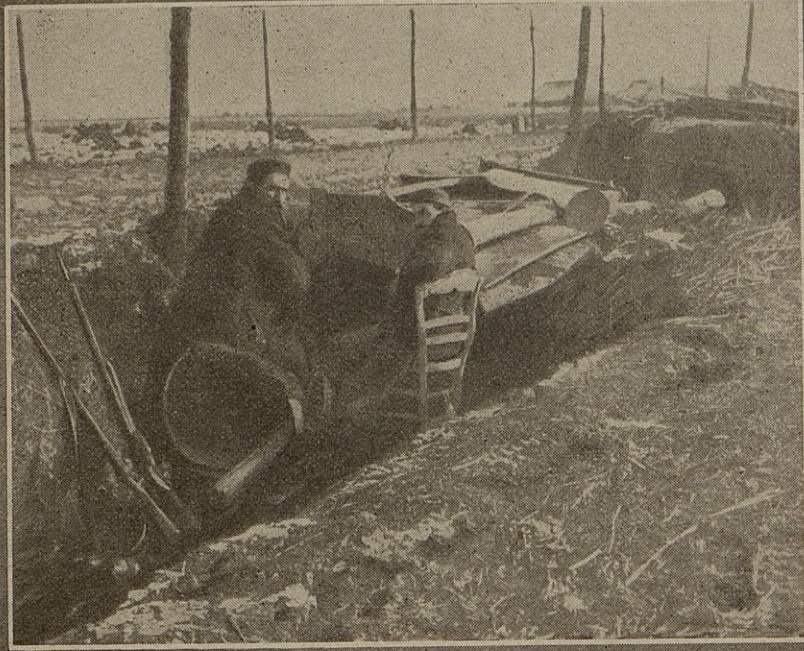


Une partie presque intacte de la rue au Beurre.



La rue du Temple, en ruines, d'une extrémité à l'autre.

TRANCHÉES BELGES



Nos voisins et amis, dépouillés de tout par les Allemands, s'installent dans leurs tranchées du mieux qu'ils peuvent.

Ceux-là se servent de vieux sommiers, comme toit-abri, ceux-ci emploient des bois de lit. Et ils ont des chaises !



Certaines tranchées, établies au revers des talus du chemin de fer, le long de l'Yser, sont surmontées de plaques de blindage mettant à l'abri les tireurs. Et, dans la casemate ainsi protégée, le brave soldat belge lit paisiblement les lettres des siens.

PRISONNIERS ALLEMANDS



Une « corvée » de prisonniers allemands, aux environs de Compiègne, est employée à des travaux de terrassement près de la voie ferrée.



Un officier allemand, capturé avec l'automobile qui l'emportait à travers la forêt de Compiègne, est interrogé par un officier français.



Le pont de Compiègne, détruit par les Allemands, a été rétabli provisoirement par le génie militaire français. On éprouve la solidité du tablier de fortune en y faisant séjourner un autobus parisien lourdement chargé.

L'HISTOIRE DE LA GUERRE



Le Pays de France va publier désormais dans chacun de ses numéros, (c'est-à-dire quatre fois par mois), un résumé des événements militaires et diplomatiques qui auront caractérisé la semaine écoulée. Ce sera, pour ses lecteurs, une occasion de mieux juger les coups que, Français, Anglais, Belges d'un côté, Russes de l'autre, nous portons à l'adversaire.

La clarté du récit y gagnera.

En effet, les mouvements heureux qui, depuis un mois et demi, ont rapproché les Allemands de la frontière belge, qui la leur ont fait dépasser en tant de points, qui bientôt les repousseront au delà de la frontière allemande, — ces mouvements, découpés au jour le jour dans les communiqués officiels, ressemblent trop à des photographies d'une bande cinématographique que l'on isolerait de l'image qui les précède et de l'image qui les suit. L'attitude du personnage ainsi détaché, (le personnage c'est ici une armée), apparaît souvent singulière, presque toujours inexplicable. Au contraire, la liaison des faits et des actes apporte la sensation de la vie.

Il ne saurait être question de résumer ici — voire le plus succinctement du monde — la suite d'événements émouvants qui, depuis quatre mois, nous ont fait passer de la confiance à l'angoisse, de l'angoisse à la fierté et aux certitudes de la victoire du Droit. Tout de même peut-on décrire ces mouvements qui ont changé quelque chose à la surface de notre globe, à peu près comme un observateur désintéressé les aurait aperçus d'une autre planète avec quelque télescope formidable.

Respectueux que nous sommes, nous autres Français, de la Justice, du Droit international qui, pour nous, n'est pas un chiffon de papier, jamais nous n'avions prévu que l'Allemagne violerait la neutralité de la Belgique et s'imaginerait qu'une telle atteinte aux décisions de la conscience humaine n'attirerait pour elle aucune conséquence fâcheuse.

Sans doute, nous n'étions pas assez simples de croire au respect total du territoire belge par l'ennemi. Nous devinions que, au cours d'une campagne aussi tumultueuse, les corps d'armée allemands prendraient la figure d'une inondation, qu'ils déborderaient le Luxembourg, reflueraient peut-être jusqu'à la Meuse. Nos concessions au pire n'allaient pas au delà. C'était donc sur la frontière héréditaire, du côté de l'Est, que nous étions préparés à recevoir l'adversaire : c'était de ce côté-là que nous avions orienté tous nos plans, toutes nos puissances de résistance.

Nous nous attendions, en plus, à ce qu'une guerre défensive nous fût imposée. Nous savions que notre attitude de République, de démocratie amie de la paix ne nous permettrait pas, en matière de guerre, une initiative qui serait — tous en avaient conscience — un attentat à la civilisation.

Nous savions encore que nous n'étions pas les plus nombreux, mais nous ne tirions pas, de cette infériorité irréparable, une inquiétude exagérée. Il semblait, en effet, que les dernières guerres dont le monde a eu le spectacle, — la guerre du Transvaal, la guerre russo-japonaise, la guerre balkanique elle-même, — ont condamné ce système de « la guerre dite des masses », auquel, en 1870, les Allemands ont dû leurs succès. En effet, le perfectionnement des armements modernes, fusils et canons, ont démontré, au cours des campagnes susdites, la folie de jeter à une mort certaine des masses d'hommes, groupés en troupes. Il semblait que la formule de la guerre moderne dût être une campagne de tirailleurs où les soldats instruits, individuellement conscients de l'effort que l'on attendait d'eux, devenaient les collaborateurs intelligents du commandement.

Le plan, soigneusement dissimulé des Allemands, leur cynisme, un état d'âme dont personne ne pouvait soupçonner le secret ont bouleversé toutes ces prévisions qui n'étaient pas seulement les pensées de notre état-major, mais l'opinion de tous les spécialistes.

Les succès que l'on nous a laissé facilement conquérir sur la frontière d'Alsace-Lorraine, au début des hostilités, étaient un piège. L'Allemagne nous opposait ici juste assez de résistance pour nous engager dans une erreur. Elle espérait que l'attrait de la victoire, la joie de reprendre contact avec nos frères séparés nous illusionneraient assez longtemps et distrairaient assez de nos forces pour lui permettre à elle-même de masser toute sa puissance agressive sur la frontière belge, de développer le formidable mouvement tournant au delà de la Meuse, sur lequel elle comptait pour anéantir les forces que les Français, seuls d'abord, et puis assistés des Anglais, lui opposaient de ce côté-là, — pour descendre enfin, presque sans résistance, par la vallée de l'Oise, sur Paris qu'on prétendait enlever sans coup férir, à une date que l'on avait effrontément fixée.

En ce qui concerne la « guerre de masses », l'Allemagne n'avait rien

changé à ses méthodes de 1870. Elle ignorait moins que personne que continuer à jeter des masses sur des armées pourvues de fusils et de canons comme les nôtres, c'était préparer des massacres si affreux que l'histoire du monde n'en a pas conservé le souvenir. Elle était disposée à faire, en ce qui la concerne, ce gaspillage de vies humaines. Depuis quarante ans elle élevait toute sa jeunesse, dans ses écoles, en la fanatisant de telle manière qu'elle était sûre de ne pas trouver de protestations quand elle comblerait des fossés, des rivières, avec des morts et des agonisants, pour faire passer là-dessus sa cavalerie et ses canons.

Tout était prévu pour surprendre la France et pour écraser avec elle les espérances de la civilisation. Tout, excepté l'héroïsme belge et l'héroïsme doublé de génie du peuple français.

Les spécialistes de la stratégie et de la tactique ont parlé avec une admiration sans bornes de ce « rétablissement » — c'est le mot même qu'ils ont employé, — par lequel, en cours de campagne, le général Joffre a trouvé moyen de changer son front et de venir faire face à l'ennemi, là où il était attaqué. Ils ont loué, de la même manière, la rapidité et la supériorité féériques avec lesquelles le général Gallieni a fait un camp retranché auquel l'armée en retraite du général Joffre pouvait venir appuyer son épaule gauche, tandis qu'à droite Toul et Verdun lui servaient de contrefort. Un cri de soulagement a jailli de toutes les poitrines de l'Humanité civilisée quand on a lu la proclamation dans laquelle le généralissime Joffre dit à ses troupes : « Vous ne reculerez plus d'un pas », et quand on a su, le lendemain, que la victoire de la Marne annonçait au Monde la fin de ses angoisses.

La disparition des Allemands dans les tranchées qu'ils avaient creusées derrière l'Aisne, la guerre souterraine où ils se sont immobilisés depuis, les vains efforts qu'ils ont faits pour revenir sur Paris, puis pour reconquérir le littoral de la Manche et, de là, menacer l'Angleterre par un débarquement, les abjectes vengeances où ils se sont complus pour se consoler de leurs succès, — tels le bombardement de la cathédrale de Reims, la destruction de tant de chefs-d'œuvre qui étaient l'ornement de la France, des Flandres, le supplice sans nom qu'ils ont imposé au peuple belge, définitivement chassé de ses terres héréditaires, ruiné, éparpillé dans l'exil, — tous ces épisodes qui constituent la bataille de l'Aisne, puis la bataille des Flandres sont déjà entrés dans l'Histoire. Dans l'Histoire universelle qui a prononcé son verdict, qui a promis à la Belgique qu'elle ne l'oublierait pas à l'heure de la réparation, qui a dit à la France et à l'Angleterre

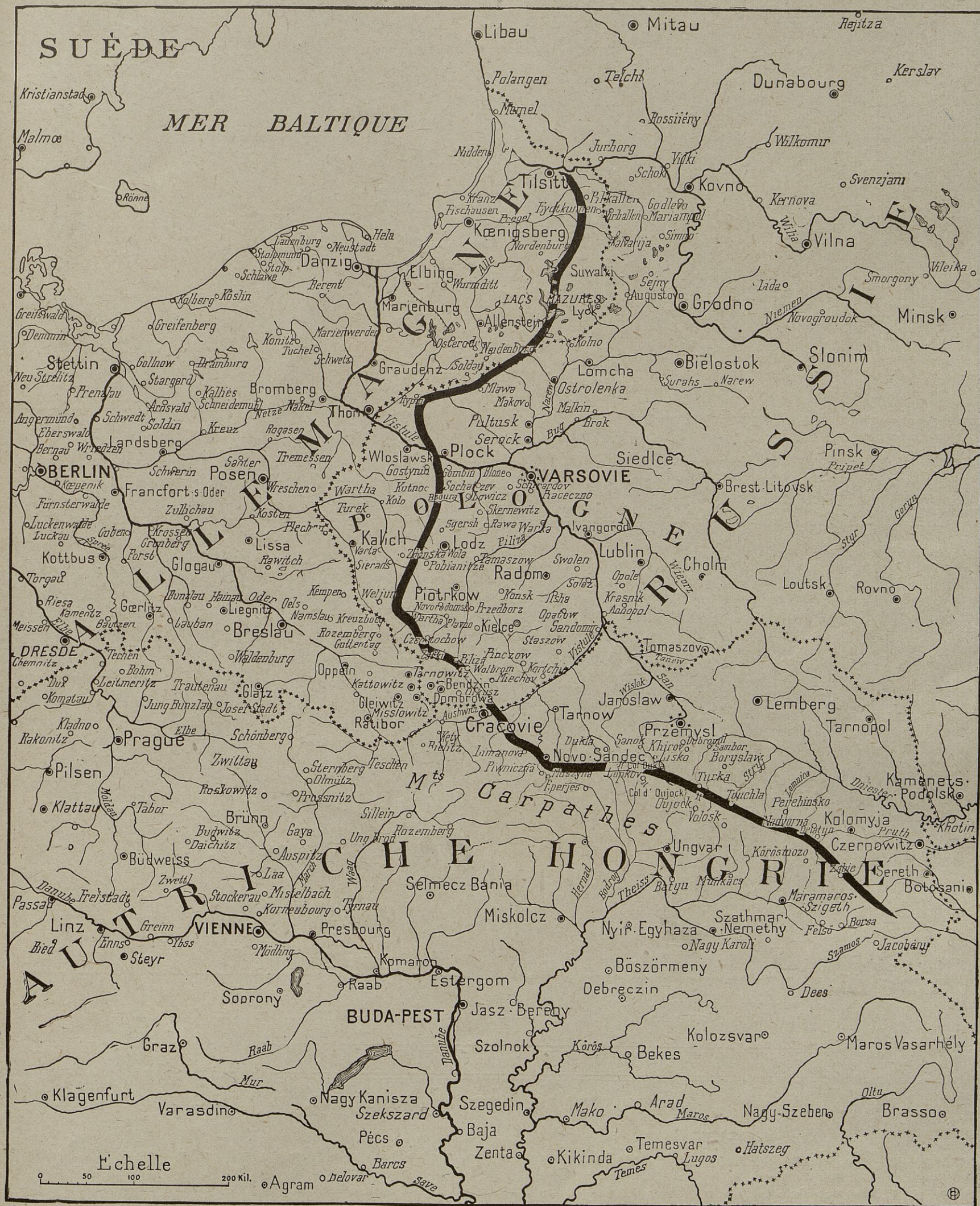
— Vous avez, une fois de plus, reforgé dans votre sang les espérances de la liberté et de la civilisation.

L'heure où nous allons commencer de rédiger, pour les lecteurs du Pays de France, un bulletin hebdomadaire de la guerre, — il sera, dans ses lignes essentielles et fixes, un bulletin de victoire, — coïncide avec la minute émouvante où, l'Autriche ayant les reins brisés, la Russie concentre désormais le meilleur de ses forces contre cette Allemagne qui avait décidé d'arrêter, à la fois, le développement de la civilisation latine et l'expansion de la race slave.

L'unique et terrible supériorité sur laquelle l'Allemagne avait compté pour asseoir sa domination au dessus des ruines de toutes les nations du monde était le poids des masses d'hommes qu'elle jetait dans la mort. Voici que la Russie se dresse devant elle : elle pousse des masses armées, trois fois supérieures en nombre, égales à l'élite des meilleurs soldats germains, par la qualité du fatalisme qui porte l'individu à compter pour rien sa disparition quand l'idée nationale est en péril.

L'irrésistible puissance de ce mascaret d'hommes est telle que des accidents ne comptent pas. Ce n'est même pas la victoire qu'il porte dans sa vague : c'est l'écrasement de l'adversaire. Entre notre résistance qui a l'air de descendre du ciel comme une intervention des puissances spirituelles et les forces d'agression démesurées que le Géant Russe tire de sa terre maternelle, la conspiration allemande est prise au piège. Pendant des mois encore, nous allons la voir se débattre du front oriental russe au front occidental des alliés. Il pourra arriver que son désespoir, ses retours de bête à l'hallali, paraissent entamer, ensanglanter, au moins, tragiquement, ces murailles qui se dressent contre sa vaine furie. Ces murs vivants n'ont pas leurs pieds dans d'immobiles tranchées. Ils se meuvent. Ils se rapprochent l'un de l'autre. Ils ne sont pas seulement portés en avant par la volonté d'écraser un adversaire qui s'est disqualifié à la face des hommes et de la justice. Ils sont attirés l'un vers l'autre par une fascination d'estime et de fraternelle affection.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914



LE FRONT ORIENTAL

Position des armées russes, le 3 novembre.

LA GUERRE EN CARICATURES



A BERLIN

L'agence Wolff annonce que nos troupes ont franchi l'Yser.
L'étudiant. — Isère, chef-lieu Grenoble ; dans deux jours nous sommes à Marseille.



A L'HOPITAL

— Puisqu'on vous dit qu'un verre d'Hunyadi-Janos vous guérira !
— Un produit boche ! plutôt mourir.



A CONSTANTINOPLE

Frères ! Il faut mourir.



EN FLANDRE

— Et l'on dit que l'eau éteint le feu.

Libraires, Marchands de Journaux, Papetiers,
Commandez les
CARTES POSTALES ILLUSTRÉES SUR LA GUERRE
Édition de luxe "PAYS DE FRANCE" en héliogravure

Pour les commandes de gros, s'adresser au "PAYS DE FRANCE", 5, Faubourg Poissonnière, Paris.
En vente en détail chez tous les libraires, marchands de journaux, etc.